

Portraits d'écrivains

Number 11, December 1983, January 1984

Littérature : le Canada existe-t-il?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21372ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

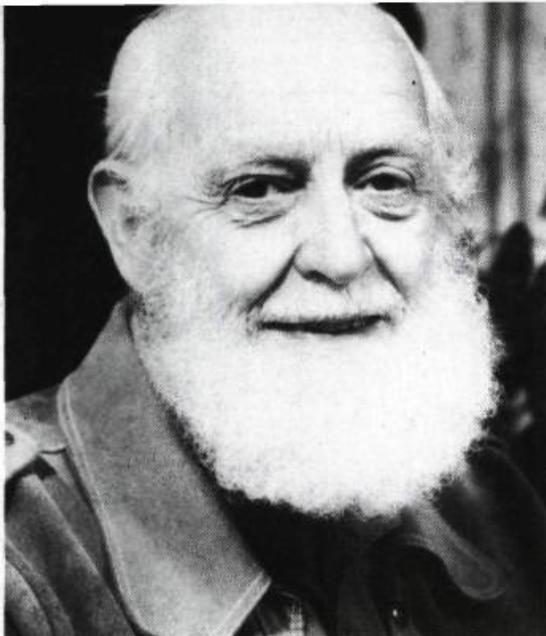
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1983). Portraits d'écrivains. *Nuit blanche*, (11), 54–57.



Earle Birney

Photo Plum Studios

LES CHEMINS D'EARLE BIRNEY

La poésie d'Earle Birney constitue presque un abrégé de la poésie canadienne anglaise des cinquante dernières années. De *David and other poems* à *Pnomes, Jukollages and other Stunzas*, elle a pris les formes les plus diverses, du long poème narratif en quatrains réguliers au collage, au poème affiche, aux jeux sur les phonèmes. Mieux, d'une édition à l'autre (et d'anthologies en «collected» et en «selected», il y en a eu beaucoup), Birney a constamment revu, corrigé, récrit presque tous ses textes. Mais ce serait à tort qu'on croirait que ce poète court la mode et qu'il s'essouffle à se remettre constamment au goût du jour. C'est beaucoup plus subtil et plus intéressant que cela.

C'est que Birney est tout le contraire d'un poète de tour d'ivoire: il écrit en réponse aux événements et aux circonstances, et sa poésie est un prisme où se reflète et se recompose un monde sans cesse en mouvement. Elle trouve son unité réelle dans cette écoute attentive du monde. Aussi, je dirais volontiers de cette poésie ce que Stendhal disait du roman: elle est un miroir que l'on promène le long du chemin. Et j'ajouterais que le chemin de Birney est l'un des plus longs, des plus variés, des plus aventureux que le Canada anglais puisse offrir. Tout n'y est pas égal, il s'en faut; cette oeuvre abondante est parfois bavarde, et Birney n'évite pas toujours les platitudes et les facilités. Mais on ne s'y ennue jamais, et elle contient d'incomparables pages qui valent bien quelques détours.

Robert Mélançon

UN ÉCRIVAIN À VENIR: A.M. KLEIN

On commence à reconnaître en Abraham Moses Klein le très grand écrivain qu'il a été, le plus grand peut-être qu'ait encore produit le Canada. Qu'il ait été si longtemps méconnu tient à la fois des circonstances et de la substance même de l'oeuvre. Ses textes, portés par la culture juive, nourris par la tradition poétique anglaise et par la vie québécoise, appellent un improbable lecteur initié au *Talmud* et à Spinoza, connaisseur de Shakespeare, de Milton, de Coleridge, et familier des rues de Montréal, de leurs populations et de leurs innombrables jargons, des frontières subtiles qui les traversent, de leur «désordre universel» si bien nommé par Miron en un vers fameux. Il faudrait connaître à la fois le grand escalier de l'Oratoire Saint-Joseph et les pawn shops de la rue Craig, les arcanes de la politique de Camilien Houde et les nuances du français de Montréal, maîtriser un anglais qui prolifère en métaphores élisabéthaines et en calembours joyciens, reconnaître les cadences des psaumes et des prophètes, cueillir au vol l'allusion à un commentaire de Rashi ou à un vers de Bialik.

Je ne prétends pas être ce lecteur idéal et j'avoue rencontrer parfois de grandes difficultés à la lecture de Klein. Mais depuis quelques années, je m'initie lentement à son oeuvre, j'ai acquis la certitude qu'elle récompense surabondamment l'effort qu'elle impose. Et puis elle ne se rend pas difficile par système, artificiellement; elle est parfois la plus directement accessible, avec la brusquerie de l'évidence, comme dans quelques brefs poèmes purement lyriques.

Je ne résiste pas à l'envie de citer celui-ci, aussi net qu'un haïku:

*L'automne
est une vieille mariée.
Elle porte un voile de brume.
On lui lance des confettis —
des feuilles mortes...*

(*Collected Poems*, p. 34; trad. R.M.)

Une irrésistible séduction

Et même dans ses pages les plus difficiles, les plus chargées d'allusions, cette oeuvre exerce une irrésistible séduction. Klein est non seulement un écrivain profond, complexe et savant, il est aussi un superbe artisan de la langue, un *char-*

meur si l'on veut bien se rappeler l'étymologie: «poème» en latin se dit à peu près «charme». Aussi faut-il faire appel aux circonstances pour expliquer la longue méconnaissance d'un tel écrivain, ce qui implique un bref détour biographique.

Né en 1909 d'immigrants juifs d'Ukraine, Klein a mené de front, en s'y jetant à corps perdu, des carrières parallèles, plus exactement concurrentes, d'avocat, d'intellectuel engagé, de journaliste, de politicien, de conférencier, de poète, de critique littéraire. Partagé entre des loyautés irréconciliables, surmené, il a sombré au début des années cinquante dans une dépression dont il ne s'est jamais relevé, quittant toute activité publique en 1954, renonçant à exercer un métier à partir de 1956 et cessant peut-être même d'écrire. Ses dernières années, il les a vécues dans la prostration, exilé en lui-même, enfermé dans son appartement, muet, distant jusqu'à sa mort en 1972. Son oeuvre, qui n'avait jamais été très diffusée, était devenue introuvable, au point qu'en 1974 la publication de ses *Collected Poems* a été une révélation. Outre les quatre livres que Klein avait publiés entre 1940 et 1948, on pouvait y lire un ensemble de poèmes étonnants, écrits entre 1927 et 1952 et qui étaient restés soit inédits soit enfouis dans des revues plus ou moins confidentielles.

Seconde vie

En 1969, *The Second Scroll*, ce roman inclassable, éblouissant, qui est à la fois une autobiographie, une enquête quasi policière, une épopée de la naissance de l'état d'Israël et une histoire mystique du peuple juif, avait été réédité en édition de poche. On pouvait donc croire qu'on disposait de l'essentiel des textes. On sait maintenant que la plus grande partie restait à venir. L'Université de Toronto a entrepris récemment la publication des *Collected Works*. Les deux volumes parus, qui rassemblent des essais et des nouvelles, montrent qu'à l'évidence cette oeuvre n'a pas fini de surprendre: il faut attendre encore les volumes qui rassembleront la critique littéraire, les écrits intimes, les romans, les poèmes. Les textes dont on dispose déjà sont d'un très grand écrivain. Tout indique que sa réputation n'a pas fini de croître. ■

Robert Mélançon



A.M. Klein

Bibliographie

A.M. Klein, *The Second Scroll*, Toronto, McClelland and Stewart, «New Canadian Library n. 22», 1969. (Une traduction française est en cours).

The Collected Poems of A.M. Klein compiled by Miriam Waddington, Toronto, McGraw Hill Ryerson Ltd, 1974.

Collected works of A.M. Klein: I — *Beyond Sabbation: Selected Essays and Editorials, 1928-1955*, edited by M.W. Steinberg and U. Caplan, University of Toronto Press, 1982; II — *Short Stories*, edited by M.W. Steinberg, University of Toronto Press, 1983. (Ces *Collected Works*, le fait vaut d'être signalé, sont très intelligemment annotés, utilement et sans pédantisme).

À consulter:

Usher Caplan, *Like One That Dreamed — A Portrait of A. M. Klein*, Toronto, McGraw Hill Ryerson Ltd, 1982. (C'est une biographie bien faite, et dans laquelle on peut lire, abondamment cités, des textes autrement inaccessibles.)



George Bowering

GEORGE BOWERING

Certainement l'un des écrivains les plus controversés du Canada, comme en font foi les réactions suscitées chaque fois à l'annonce des deux Prix du Gouverneur général qu'on lui a attribués, le premier en 1969 pour ses recueils de poèmes *Rocky Mountain Foot* et *The Gangs of Kosmos*, le second en 1980 pour son roman *Burning Water*. George Bowering, qui habite Vancouver et enseigne à la Simon Fraser University explore, tant dans sa poésie que dans sa prose romanesque ou ses essais, la réalité fractionnée qui le confronte. Né en Alberta en 1935, Bowering fait son entrée en littérature en 1962 par la publication de *Sticks and Stones*.

Au cours des vingt années qui suivent, il fait paraître une vingtaine de recueils de poèmes et une demi-douzaine d'ouvrages en prose, sans compter les anthologies dont il est responsable. Co-fondateur de la célèbre revue *Tish*, Bowering a fait sa marque dès ses premiers textes. Novateur, doué d'un registre des plus étendus ainsi que le confirme chaque nouveau titre, il est de ceux qui ont l'esprit constamment en éveil. Bien qu'il existe un *ton* Bowering, aucun de ses livres ne se contente de répéter l'un des précédents, bien au contraire. Leur lieu commun: l'humour, mais un humour d'écorché. Certains de ses critiques préfèrent ses longs poèmes; d'autres prétendent qu'il se perd en trivialités comme en feraient foi ses poèmes consacrés au baseball. Mais le baseball fait tout autant partie de la réalité complexe de George Bowering que les Rocheuses dont il a parlé avec une singulière puissance d'évocation. ■

Michel Beaulieu

LITTÉRATURE:
LE CANADA
EXISTE-T'IL?

SUSAN MUSGRAVE

Alors qu'elle n'était âgée que d'à peine 19 ans, Susan Musgrave a fait une entrée remarquée avec la publication de son premier livre de poèmes, *Songs of the Sea-Witch*, en 1970. Depuis lors, une demi-douzaine d'autres livres de poèmes ont suivi qui lui ont valu auprès de certaines critiques la réputation d'être la meilleure poète de sa génération. Sa poésie explore l'univers des relations humaines à travers un prisme souvent caustique, ou encore celui des Amérindiens de la Côte ouest avec qui elle éprouve des affinités certaines. Les régions les plus sombres de ce qu'il faut bien appeler l'âme humaine paraissent n'avoir aucun secret pour elle comme en fait foi son premier roman, *The Charcoal Burners*, ou son conte pour enfant *Hag Head* qui d'adresse d'ailleurs peut-être davantage aux adultes.

Musgrave fouille les replis profonds et son univers dérange d'autant plus qu'elle sait nous y entraîner sans éveiller trop de méfiance chez son lecteur. C'est pourtant là qu'elle nous attend avec ses interrogations fondamentales et sa terrifiante autopsie du cadavre de l'humanité. Son œuvre n'est cependant pas dépourvue de tendresse, mais il s'agit d'une tendresse lucide, sans complaisance comme sans compromis. Sous ces textes, l'inquiétude de vivre dans un monde tel que le nôtre transparaît. Au plan strictement formel, elle se nourrit de nombreux poètes, mais son écriture lui appartient en propre, avec ses extrêmes tensions, ses airs de choc et ses soigneuses mises en scène. ■

Michel Beaulieu

Susan Musgrave





Ken Norris

L'IRONIE DU MOMENT

La poésie de Ken Norris est toute sensible aux petits riens, aux détails de l'infime. Déjà, dans *Vegetable* (1975, Véhicule Press), on pouvait lire un poète aux prises avec la douce ironie des choses. Ce recueil avait la patience de nous introduire poétiquement et, il me semble, quelque part ironiquement, au monde des allusions et du respect des ingrédients du vital.

Dans un ouvrage récent intitulé *To sleep, to love*, Ken Norris explore les sensations de l'intimité à travers de brefs poèmes sensibles au rythme d'une quotidienneté qui est là comme source, comme regard. Le poème peut alors devenir le centre, la pulsion qui reconduit le désir et l'émotion. À travers les rues et les nuits, dans des situations du connu («of the things we already know», écrit Norris dans *Lunch Poems*), le poème sert d'accompagnateur à cette solitude actuelle. La tristesse, la tendresse, la déception sont là, tournées vers l'angoisse menue mais persistante, et c'est là, je crois, la qualité du ton de la poésie de Ken Norris. *To sleep, to love* introduit une dimension de la temporalité qui s'ajuste aux hésitations qui sont la trame de ces petits riens qui souvent sont tout. ■

Claude Beausoleil

Ken Norris, *To sleep, to love*, poésie, Guernica Editions, Montréal 1982, 63 p.

LES HASARDS QUOTIDIENS

Cette anthologie récente de la poésie anglaise contemporaine donne une image panoramique des diverses voix qui animent le champ culturel du Québec anglophone. Éditée au sens canadien du terme par deux poètes, Peter Van Toorn et Ken Norris, elle donne à lire des poèmes de 70 écrivains qui, chacun à sa manière, témoignent d'une vitalité certaine de cette poésie souvent discrète et en tous les cas très peu discutée. Il faudrait rappeler que sur le plan de la critique de poésie, les Québécois de langue anglaise sont encore plus malmenés que les Québécois francophones. Très peu de colonnes leurs sont allouées sur le plan de l'information et du commentaire. On retrouve dans ce volume des noms qui circulent quand même dans les milieux de la poésie et qui persistent toujours à produire et à penser malgré l'incurie ou la totale indifférence de certains media. Des poèmes de Leonard Cohen et Louis Dudek côtoient des poèmes de John Glassco, Artie Gold et Stephen Morrissey.

Beaucoup de textes écrits par des poètes ayant publié chez Véhicule Press pendant la dernière décennie ou chez Guernica Editions pour les années récentes s'y voient confrontés dans des thématiques toujours près des descriptions et des naturalismes si chers à la poésie canadienne. La répétition faisant un effet phonétique est encore un moteur pour cette poésie qui trace son chemin calmement dans les silences. L'humour, la dénonciation d'une société de consommation abusive, l'amour demeurent les sujets privilégiés par cette poésie qui se joue toujours du côté de la sémantique, les préoccupations formalistes ne semblant pas avoir pénétré les questionnements de cette écriture poétique assez lisse, toujours près du sujet et des référents.

Cross/Cut offre le mérite d'avoir rassemblé des variantes nous informant des mouvements qui traversent les écritures de nos voisins d'à côté. L'introduction est remarquable et situe bien toute la problématique de la démarche ardue et des pôles (Québec francophone, États-Unis et le reste du Canada) auxquels se frottent ces productions poétiques. ■

Claude Beausoleil

Cross/Cut, Contemporary English Quebec Poetry, Edited by Peter Van Toorn & Ken Norris, Véhicule Press, Montréal 1982, 255 p.

